

Pour une poignée de docs #1 :

Helga Reidemeister par Jürgen Ellinghaus

Jürgen Ellinghaus : Comment faire lien social dans un monde qui est marqué par les ruptures, les déplacements, les guerres ? C'est une question qui est là depuis le départ, chez elle.

Musique du générique de début

Marion Carrot : Pour une poignée de docs explore des sujets qui traversent les documentaires programmés par la Cinémathèque du documentaire à la Bpi. Dans cet épisode, le réalisateur Jürgen Ellinghaus nous parle du portrait de l'Allemagne que brosse Helga Reidemeister, dont les films sont à découvrir au Centre Pompidou du 17 juin au 3 juillet 2022.

Fin de la musique du générique de début

Marion Carrot : Qui était Helga Reidemeister ?

Jürgen Ellinghaus : Helga Reidemeister est une très importante cinéaste documentariste allemande, qui commence sa carrière dans les années soixante-dix, qui est née à Halle-sur-Saale – après l'occupation soviétique, cette ville faisait partie de l'Allemagne de l'Est. Elle a vécu les dures années de l'après-guerre, qui étaient dures pour tous les pays européens. Avec sa famille, elle s'est retrouvée en Allemagne de l'Ouest.

Elle a été restauratrice d'art pendant un certain temps, un temps relativement court, pendant deux années, et elle s'est retrouvée à Berlin-Ouest, à un moment où cette ville était le centre de la contestation estudiantine. En France, on parle de mai 68, mais en Allemagne, cela a commencé plutôt en 1967. Elle s'est retrouvée à faire la connaissance du milieu ouvrier dans les grands quartiers qui avaient été nouvellement construits et qui étaient la multiplication de tous les problèmes sociaux et urbanistiques qu'on pouvait commettre à l'époque, de toutes les erreurs. Elle y a fait la connaissance de celles qui sont devenues les premiers personnages de ses films, ses films mémorables qu'elle a tournés dans le Märkische Viertel, un de ces grands quartiers ouvriers de Berlin-Ouest, dans le nord de Berlin-Ouest.

Je pense que, pour elle, cette découverte était tellement radicale, tellement surprenante, tellement brutale, qu'elle a décidé de faire des films dans ce milieu. C'est ce qui a donné ses premiers films : *Le Rêve acheté (Der Gekaufte Traum)* et, surtout, *Si c'est ça le destin (Von Wegen Schicksal)*...

Irene Rakowitz dans *Si c'est ça le destin* : Ils ne comprennent pas que nos problèmes familiaux ne sont pas uniques. Il ne s'agit pas de choses que nous avons personnellement ratées. C'est notre société qui est comme ça. Le fait que ce soit mal vu de montrer ses problèmes hors de sa famille, c'est notre société qui le veut.

Jürgen Ellinghaus : Dans les films de Helga Reidemeister, la place du politique, même dans le privé, a une certaine importance. Pour elle, la situation et la condition des femmes ne sont pas tombées du ciel, ne sont pas nées du hasard. Ce sont des choses qui se sont installées, qui sont maintenues. Dès son film *Si c'est ça le destin*, sa protagoniste elle-même revendique

ce côté politique des conditions qu'elle subit en tant que femme, en tant que femme ouvrière, au chômage, handicapée, divorcée, enfermée dans un appartement pas très agréable à vivre, dans un bâtiment pas du tout agréable à vivre, dans un quartier encore moins agréable à vivre de Berlin. Toutes ces conditions-là sont implicites et sont analysées aussi bien par ses protagonistes que par elle-même dans ses films.

Marion Carrot : Quel type de relations Helga Reidemeister construisait-elle avec ses personnages ?

Jürgen Ellinghaus : Helga Reidemeister préconisait de ne pas faire des films sur des gens mais avec des gens. Elle a bousculé les dispositifs d'usage à l'époque. Elle a véritablement travaillé avec ses protagonistes, pas seulement au moment du tournage, mais aussi au moment du montage, où elle associe Irene Rakowitz, qui était la protagoniste de son film, à son travail. Il en naît un nouveau film, un méta-film, qu'elle intègre dans ce film connu sous le titre *Si c'est ça le destin*.

On était, dans ces années-là, très fortement marqué par le cinéma direct, l'observation, on ne s'implique pas, etc. Mais, pour elle, ce n'était pas du tout sa façon de faire des films : elle s'est vraiment impliquée en tant que cinéaste, mais aussi en tant qu'amie, parce qu'elle devenait amie avec les gens qu'elle filmait, ce qui lui a valu moult reproches, parce qu'on l'a trouvée trop intrusive, on l'a trouvée voyeuriste, etc., et donc à cette époque-là, l'accueil de ses films était assez compliqué pour elle.

Marion Carrot : C'est une réalisatrice qui donne souvent la parole à des femmes. Qu'est-ce que ce prisme féminin raconte de l'Allemagne ?

Jürgen Ellinghaus : Elle ne s'est jamais revendiquée cinéaste féministe, mais elle était toujours attachée aux problèmes des femmes, et notamment leur position dans la société en général, dans la société de consommation en particulier, avec ce film singulier et unique qu'elle a fait sur sa sœur qui était mannequin de mode à l'époque à Munich, dont le titre français est *Avec un intérêt obstiné pour l'argent*. C'est à la fois une interrogation sur la représentation de la femme dans la société, dans la société de consommation, le marketing avec l'image de la femme, et tout cela non pas vu de l'extérieur, de loin, mais dans le cadre familial, puisqu'il s'agissait de sa sœur cadette.

Donc là aussi, cette grande proximité avec le personnage principal est surprenante parce qu'on voit vraiment des choses intimes, et ce n'était pas du tout dans les codes du cinéma documentaire de l'époque.

Hilde Kulbach dans *Avec un intérêt obstiné pour l'argent* : Pete était souvent absent, j'ai commencé à travailler, à gagner mon propre argent. Parfois plus que Pete. Et ça gênait Pete que j'aie ma liberté. Pete ne voyait pas le problème à ne pas pouvoir travailler, à être à la fois femme au foyer, mère, amante... Et comme ça, je faisais tout à moitié.

Jürgen Ellinghaus : C'est un des films où Helga Reidemeister réussit aussi à faire éclore la parole. Je pense que c'est là aussi une des points forts de son cinéma : elle insiste. Et parfois, elle insiste jusqu'au bout. Et parfois, elle va très loin, et elle va jusqu'à ce que ça fasse mal. Et souvent, sur ses tournages, ça a fait mal.

Ce don de libérer la parole, elle l'applique aussi dans un film qui est né dans un contexte très particulier, à savoir un film qu'elle a tourné dans une prison, *Gotteszell – quartier de femmes*. D'ailleurs, rien que le nom est un clin d'œil à son sens de l'humour, parce que « Gotteszell », en allemand, cela veut dire « la cellule de Dieu ». Mais là, on est dans une prison de femmes qui n'a rien de divin. Elle était impressionnante, d'une grande générosité, avec beaucoup d'humour, mais aussi elle se baladait avec une bonne dose de scepticisme à propos du monde et à propos des représentations qu'on en faisait.

La directrice de la prison dans *Gotteszell – quartier de femmes* : Avant, dans les villages – je viens d'un village –, dans chaque village, il y avait quelques personnes qui n'arrivaient pas à s'intégrer dans la société. Dans le passé, on les acceptait. Leur famille s'occupait d'eux, les voisins s'occupaient d'eux, tout le monde connaissait leur situation. On les acceptait et on les aidait, malgré leur comportement.

Marion Carrot : Berlin est le sujet ou le décor de plusieurs documentaires de Helga Reidemeister. Quelles images de la ville ses films donnent-ils ?

Jürgen Ellinghaus : Berlin, c'était sa ville. C'est la ville où elle vivait depuis les années soixante-dix, la ville qu'elle connaissait comme sa poche – je parle de Berlin-Ouest, dans un premier temps, parce que dans les années soixante-dix et quatre-vingt, c'était le Berlin avec le Mur. Cela ne l'a pas empêchée de passer de l'autre côté du Mur.

Elle n'avait pas la prétention de faire un portrait de la ville, je pense. Par contre, elle a réussi à faire un instantané du Berlin de la fin des années quatre-vingt-dix, où la ville était en pleine mutation, en mutation brutale au niveau des nouvelles constructions, de tout ce qui a suivi la décision de refaire de Berlin la nouvelle capitale de l'Allemagne réunifiée.

Elle a proposé un film qui est devenu quelque chose qu'elle n'avait pas véritablement prévu. Elle avait prévu de faire le portrait d'une famille d'artistes très connue en Allemagne de l'Est. Finalement, elle s'est concentrée sur le dernier rejeton de cette famille, un jeune photographe du nom de Robert Paris, qui cristallise toutes les contradictions, toutes les difficultés, toutes les déceptions, parfois tous les dégoûts, même, d'une certaine génération à propos de ces événements qui les dépassaient, de ces évolutions qui les dépassaient, de ce cadre de vie qui, d'un jour à l'autre, a disparu, qui leur a rendu la vie difficile, de se retrouver dans ce nouveau contexte où tout était commercialisé, où tout était soumis aux diktats de la rentabilité, tout mètre carré de foncier était bazarde, était vendu, construit, etc. Cette chose-là traverse le film *Éclairage de fond (Lichter Aus Dem Hintergrund)*, tourné dans un noir et blanc avec l'esthétique des photographies de ce photographe qui sont absolument remarquables et qui ponctuent le film.

Je pense que c'est l'un des films majeurs pour cette époque, qui marque tout le désarroi et tout le changement que la ville et ses habitants, notamment à l'Est mais aussi à l'Ouest, ont subi. On peut dire qu'elle était aux prises avec l'histoire allemande.

Helga Reidemeister dans *Lieu de tournage : Berlin* : L'histoire allemande a toujours été marquée par les frontières. Comment vois-je le Mur ? Difficile de faire sans, difficile de faire avec. Je suis une enfant de la guerre, née en 1940. Tant d'explications. Tant de questions.

Musique du générique de fin

Marion Carrot : « Helga Reidemeister, si c'est ça le destin », est à découvrir au Centre Pompidou du 17 juin au 3 juillet 2022. Cet épisode a été réalisé par Marion Carrot, avec l'aide de Marion Bonneau. Musiques de Danijel Zambo et Richard Bodgers. *Pour une poignée de docs* est produit par *Balises*, le magazine de la Bibliothèque publique d'information. Vous pouvez écouter tous les épisodes sur Balises.bpi.fr et sur les plateformes de podcast habituelles.

Fin de la musique du générique de fin